

Un retour à la vie

Un texte inédit de Marie-Ève Bourassa

L'ado n'en peut plus. Il est là, écrasé sur son lit depuis quelque chose comme un an et des poussières, l'œil terne, la mine basse. « J'suis plus capable », qu'il me dit, et j'acquiesce en m'installant à ses côtés. Plus personne n'est capable, c'est vrai, et je lui demande s'il a envie de sortir. Il m'interroge du regard, perplexe. Puis, comprenant ce que je propose, il sourit, goguenard. Je devine qu'il va me coûter cher. En effet, il accepte de se prêter au jeu et me propose une virée sur l'avenue Bernard. De son matelas trop mou qui couine comme une souris, on se propulse à la librairie du Square.

C'est comme ça, avec les enfants : on essaie, on se trompe, on échoue... et parfois, contre toute attente, on fait mouche. Moi, j'ai réussi à inculquer le goût de la lecture à l'ado. J'ai su que la graine avait commencé à germer quand il était en troisième année. Il lisait son premier *vrai* roman – un truc de vampire qui m'avait moi-même charmée, à l'époque –, et s'émerveillait du fait qu'il pouvait s'imaginer lui-même les personnages, les décors... « Même plus besoin d'images », avait-il fanfaronné de sa petite voix sifflante de garçon trop *cute* qui vient de perdre une palette.

Le temps s'arrête donc une première fois au 1061 où il fait bon errer de livre en livre, sans destination précise. Il y a de ces endroits où on ne se sent jamais pressé, et la librairie du Square est un de ceux-là. Comme une rallonge à notre salon, mais avec une tonne et demie de trouvailles à faire. Bref, le monde, le monde tout entier, à deux kilomètres de la maison.

Flâner dans les librairies : c'est un des grands plaisirs que j'ai découvert il y a déjà un peu plus de vingt ans, alors que Montréal et moi apprenions à mieux nous connaître. Rentrer *juste pour voir*, et sortir les bras pleins de livres. Moins riche mais, paradoxalement, moins pauvre. Toujours.

L'ado est patient – visiblement, la crème glacée du Bilboquet qu'il a engloutie en trottant jusqu'ici l'a transformé en créature zen. Il regarde les bouquins, discute avec le libraire, lui parle de ses dernières lectures – l'ado est aussi loquace. Je me laisse tenter par quelques romans, un essai... Lui, il me fait des yeux de velours : il devine quel sera le prochain arrêt.

C'est un féru de bandes dessinées – parce que parfois, même si on est presque plus grand que sa mère, c'est encore meilleur avec des images. Aussi, nous faisons un détour au Drawn & Quartely : une librairie avec plus de couleurs qu'un magasin de bonbons, et autant de personnalité que notre belle ville. Je laisse l'ado se créer des besoins, sachant d'avance que l'argent de son allocation ne couvrira pas l'entièreté de la note. J'attends, amusée, d'entendre son petit *mamounje* implorant, ce ton qui s'accompagne toujours d'un regard de golden retriever et d'une foule de promesses – *je te jure, je vais faire ma chambre, et la vaisselle et...*

Comme nous mourrons d'envie de feuilleter nos trouvailles respectives, on descend vers la rue Laurier : direction Leméac. Là, même pas besoin d'avoir faim pour se laisser tenter.

C'est le jour des *fish'n chips* et l'ado est heureux. L'endroit fourmille de clients, les serveurs s'affairent, et je souris. Pour moi, Montréal c'est aussi ça : un délicieux fumet, des bribes de conversations attrapées à la volée, les cliquetis de la coutellerie et celui des verres qui se saluent. J'imagine le branle-bas en cuisine, l'armada qui s'active, me souvenant de toutes ces années où j'étais moi-même membre d'une telle escouade, sur le plancher ou derrière un bar.

« J'avais un ami qui travaillait ici... »

« Quand ça? me nargue l'ado en faisant disparaître une frite dans sa bouche. En 1935? »

Je lui adresse une grimace amusée en faisant mine de chercher quelque chose dans mon sac. « Ouf! J'ai gardé la facture. Je vais pouvoir ramener tes livres à la librairie pour me faire rembourser... »

Le soleil est bon, aujourd'hui : c'est le printemps sur la Métropole, chaud et prometteur, et on en oublie l'interminable hiver qui nous a malmené, toute l'année dernière. Sans même nous consulter, nous décidons de marcher jusqu'au métro, nous offrir en dessert les vitrines de la rue Laurier Ouest; un café et un chai latté, au Toi et Moi. Dernier arrêt au 257, un endroit où, même en janvier, c'est l'été qui bat son plein. La boutique du fleuriste Raymond Therien est une caverne d'Ali Baba. Le parfum frais et enivrant des pivoines et des roses nous fait oublier celui du désinfectant à main, devenu trop commun dernièrement. Entre ces murs, toutes les grandes occasions se mettent en branle, en même temps : c'est un mariage, c'est une célébration, c'est le plus gros party *ever...*

C'est un retour à la vie.